

L'EXPEDITION ROERICH ATTEINT UN CHATEAU CACHE DANS L'ASIE CENTRALE

-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-

Sous un ciel semé d'étoiles, la caravane de chameaux pénètre au coeur de la Mongolie noire de Gobi à la recherche de la mystérieuse forteresse de Ten-Pei-Jal-tsen.

George N. ROERICH.

Les vastes solitudes de l'Asie Centrale voient parfois surgir d'étranges personnages qui exercent sur leur entourage une influence profonde. Ten-Pei-Jal-tsen - " la Bannière de la Doctrine " - fut l'un de ces hommes. Sa vie est demeurée mystérieuse, nul ne sait exactement d'où il venait, quel but il poursuivait.

L'Asie tout entière servit d'arène à son activité, d'Astrakan au Sud de la Russie à Pékin, de la Mongolie au Tibet lointain. Cet individu extraordinaire, dont les entreprises déconcertent l'observateur de l'histoire moderne en Mongolie, a été révélé au Monde occidental par le livre d'Ossendowski " Hommes, Bêtes et Dieux " où il figure sous le nom de Tushegun Lama, homme d'une puissance mystérieuse, chef d'expéditions d'une audace rare.

Sur le fond de la Révolution Mongole de 1911-1912, la figure de Ten-Pei-Jal-tsen, " le Lama vengeur " se détache en plein relief. Dans un prochain volume sur l'Expédition Roerich, je raconterai sa vie en détail, mais ici, je me contenterai de décrire son château, situé au coeur du Gobi Mongol. Ten-Pei-Jal-tsen passa les dernières années de son existence au désert. Nous avons été les premiers étrangers à visiter son château abandonné.

Depuis bien des jours, la caravane de l'Expédition traversait

l'aride Mongolie de la région de Gobi, royaume du sable, de ces dunes de sable qui s'étendent vers le sud à perte de vue.

A l'horizon, une ligne sombre - l'immense plaine de Gobi couverte de cailloux. La surface noire du désert de pierre jette des lueurs foncées d'opales. Des mirages vacillent dans l'air brûlant - des lacs, des îles couvertes d'une végétation luxuriante.-

Nous avions en perspective trois longs jours de marche dans le désert sans eau; hommes et bêtes suivaient gravement le sentier presque invisible; durant ces longues étapes à travers des espaces desséchés, le chef d'une caravane doit avant tout ménager les forces des chameaux.

Nous traversâmes une gorge étroite encombrée de grosses pierres de forme ronde. Des deux côtés du sentier s'élevaient de hautes roches granitiques aux arêtes coupantes qui alternaient avec des masses de basalte presque noirâtres. Les sommets des montagnes se couronnaient de rochers auxquels les ravages du temps avaient donné l'aspect fantastique de châteaux inaccessibles ou de forteresses défendant la route des caravanes.

LE GOBI AUX CAILLOUX NOIRS.

De nouveau, le désert pierreux - les pierres noires du Gobi. Les chameaux s'avançaient de leur pas cadencé, tournant la tête d'un air grave, comme cherchant la fin de ce désert dont les cailloux pointus déchirent la plante de leurs pieds. Il fallait avancer coûte que coûte.

Que l'aube et la fin du jour ont de majesté au désert!

Le soleil couchant est voilé soudain d'éclairs de pourpre sombre, l'immense plaine s'enveloppe d'une lueur rougeâtre. Quelques minutes d'un éclat intense, puis les couleurs s'évanouissent et le vaste désert est plongé dans l'ombre violette. Sur le ciel étonnamment obscur de l'Asie Centrale, les étoiles apparaissent; grâce à la sécheresse exceptionnelle de l'atmosphère, elles brillent d'une splendeur incomparable. La caravane continuait sa marche silencieuse; la lune s'éleva et sa douce lumière bleutée éclaira le désert, ce coeur de l'Asie endormie sous le voile lourd des pierres noires.

Toute la région portait les traces de l'activité des brigands

En tête de la caravane, nos éclaireurs montés sur des chameaux inspectaient la plaine et les gorges; ils nous signalaient si la route était libre. Plusieurs de nos hommes non armés portaient des piquets de tente dans des étuis à fusil, ainsi, même à courte distance, toute la caravane semblait être armée jusqu'aux dents. Et pendant des journées nous parcourûmes le désert brûlant.

VERS LE CHATEAU.

Par une marche nocturne, nos guides nous conduisirent vers le château de Ten-Pei-Jal tsen; mais la nuit était si obscure qu'ils ne purent en découvrir la position exacte et nous ne nous en rendîmes compte qu'à l'aube. Il était hors de question de camper avant d'occuper le château, car si des brigands y tenaient garnison, ils auraient vite fait d'attaquer nos tentes. Dès la pointe du jour, le chef de l'expédition décida de reconnaître la forteresse, et la caravane reçut l'ordre de se tenir prête à poursuivre sa route. Les hommes, très disciplinés d'ordinaire,

refusèrent formellement de nous suivre. Ils déclarèrent qu'ils étaient prêts à combattre les Chinois, les Tibétains et les Mongols, mais qu'ils ne voulaient ni entrer dans le château de Ten-Pei-Jal-tsen, ni même lutter contre ses hommes. Les arguments les plus persuasifs ne purent les convaincre. Il nous fallut agir seuls. Il fut convenu que, du sommet de la tour de garde, nous ferions signe avec nos fusils si la forteresse était vide. En cas de résistance, des coups de feu préviendraient la caravane.

Une avance rapide nous amena jusqu'à la première tour de garde d'où il nous était facile d'observer la forteresse; elle semblait complètement déserte, du moins nous ne vîmes rien à l'intérieur. Nous pénétrâmes alors dans la première cour, nous tenant toujours sur la défensive. Le silence était absolu, ni chiens ni hommes, seulement des amas de débris, laissés par les derniers occupants. Plusieurs foyers montraient des traces récentes de feu; le château n'était pas abandonné depuis longtemps.

Le château, construit sur une colline peu élevée, s'appuyait à une crête basse faisant partie du massif de Baga-Ma-tzu-chan. Deux cours intérieures entourées de hautes murailles de briques conduisaient au bâtiment principal, ancienne résidence de Ten-Pei-Jal-tsen. C'était un édifice carré, percé d'une large porte et surmonté d'un toit plat avec de petites tours aux quatre angles. Un grand Hall, dont un foyer formait le centre, était situé au rez-de-chaussée. Un petit escalier de pierre permettait d'atteindre le second étage réservé aux appartements privés du chef des brigands. Plusieurs enceintes concentriques de murs et de tours défendaient la forteresse. Des tours de garde, ayant

sans doute chacune leur garnison, couronnaient les collines environnantes et les rochers surplombant le château.

En dehors des murs, de nombreux foyers bâtis en pierre prouvaient qu'à l'époque de Ten-ëi-Jal-tsen, une cité nomade de plusieurs milliers de tentes entourait la forteresse. Au coeur même du désert de pierre noire, ce chef Mongol avait établi un camp retranché qui, encore à l'heure actuelle, remplit de crainte les coeurs des Mongols et des Tibétains.

VISITE PACIFIQUE DES BRIGANDS.

Nous trouvâmes le château vide. Sans doute, ses occupants l'avaient-ils déserté quelques jours avant notre arrivée pour se disperser sur les collines voisines. Vers le soir, plusieurs vinrent rôder autour de notre camp, mais ils n'essayèrent pas de nous attaquer ou d'enlever nos chameaux. Tous portaient des manteaux au poil rude; ils avaient comme coiffures, soit des bonnets de fourrure, soit des mouchoirs bleus enroulés autour de la tête. Tous étaient montés sur de bons chevaux. Après une courte visite, ils disparurent dans un nuage de poussière.

Parmi les nomades de Mongolie, la mémoire de Ten-Pei-Jal-tsen demeure grande et sacrée. Dans la caravane de l'expédition était un Torgut de l'Etsin-gol qui avait passé plusieurs années au coeur de la région de Ma-tzu-shan. Je l'entendis un jour chanter les exploits de Ten-Pei-Jal-tsen. Je lui demandai de me répéter les mots de la chanson, mais il refusa en disant qu'il ne connaissait aucune chanson relative au grand chef. Toutes nos

instances demeurèrent vaines, l'homme ne fit qu'en rire; comme son tour de garde près des animaux de la caravane était venu, je dus le laisser partir. Il sauta en selle et galopa dans la steppe vers le troupeau de chevaux qui broutait l'herbe.

Soudainement, sa voix retentit: il chantait la même chanson célébrant Ten-Peï--Jal-tsen. Je reconnaissais la mélodie sans pouvoir distinguer les paroles. L'homme avait refusé de chanter en notre présence, mais maintenant, au milieu de la steppe, il répétait la vieille chanson des brigands sur Ten-Peï-Jal-tsen qui avait érigé une puissante forteresse au coeur même du désert noir.

Le chant appartenait au désert; le code des nomades ne permettait pas de le chanter aux étrangers.

-o-o-o-o-o-o-o-